

Temps fort

SOCHAUX Histoire

Il y a 50 ans, un aller simple Casablanca/Lyon

Alexandre BOLLENGIER



Mohammed Rachidi : « En tant qu'immigrés, dans les années soixante-dix, on était réduits à notre condition de travailleurs ». Photo ER /Lionel VADAM

Entre août 1969 et septembre 1970, des milliers de Marocains ont quitté leur pays pour venir travailler dans une France en manque de main-d'œuvre. Mohammed Rachidi, qui s'est retrouvé à la chaîne chez Peugeot à Sochaux, se souvient.

Il est parti sans connaître sa destination finale avec, pliés au fond d'une poche, un billet Casablanca/Lyon-Perrache délivré par l'Office français d'immigration et un contrat de travail, d'une durée de six mois, où ne figurait pas le nom de son futur employeur.

Une maigre valise dans une main, un sac lesté de corned-beef, de pain, de fromage et de fruits dans l'autre - un viatique offert à tous les travailleurs immigrés en partance -, il a pris un bateau à Tanger, jusqu'à Algésiras, avant de poursuivre sa route par le rail. Parvenu dans la capitale des Gaules, via Madrid, Barcelone, Portbou, Béziers et Nîmes, il a sauté dans un autre train. Direction le Doubs.

« C'est seulement en arrivant en gare de Montbéliard, le dimanche 20 septembre 1970 à 18 h, qu'on m'a dit que j'allais travailler chez Peugeot à Sochaux », raconte Mohammed Rachidi. Il avait dix-neuf ans.

• Des contrats de travail... payants

Un bus Peugeot et trois hommes encravatés les attendaient à leur descente pour les emmener, lui et une cinquantaine de ses compatriotes, aux « hôtels Peugeot » du Fort Lachaux à Grand-Charmont, des préfabriqués aménagés en chambres doubles avec commodités partagées (cuisine, douches, W.-C.). Il y a vécu sept ans. « C'était propre. Tout le monde n'a pas eu notre chance. On a vite appris que les dortoirs de beaucoup de travailleurs immigrés étaient insalubres ».

Au terme du voyage qui dura quatre jours, « on était tellement fatigués qu'on est tombés comme des sacs de pommes de terre ». Mais pas vraiment le temps de se reposer. « On a été réveillés le lendemain à 6 h ». Début de sa nouvelle vie avec une troisième visite médicale - après celles de Casablanca, où il a également passé des examens psychologiques et de maîtrise de la langue française, et de Lyon - et avec une batterie de démarches administratives au bâtiment d'embauche de la Peuge.

« Puis il y a eu un appel des noms et j'ai été affecté en carrosserie, aux finitions ». Son travail : mettre en place le joint de coffre de la 304. « Un ouvrier expérimenté m'a accompagné pendant un ou deux jours pour me

montrer les bons gestes, m'apprendre les règles de sécurité, m'informer sur le respect des horaires, etc. C'était bien rodé ».

Les contrats de travail permettant de rêver à un avenir radieux sur le sol français étaient monnayés par un notable local pour le compte d'une autorité supérieure, une sorte de sous-préfet. La corruption était omniprésente au Maroc : « 1 000 dirhams pour un contrat en usine, soit 1 100 francs de l'époque, et 500 dirhams pour un contrat dans une ferme », se souvient-il. « J'ai obtenu un contrat en usine pour la moitié du tarif réclamé parce que mon père connaissait une personne bien placée, un parent éloigné. 1 000 dirhams, c'était une somme ! Cela représentait un mois et demi de salaire moyen d'un Marocain. Personne n'osait dire qu'il avait acheté son contrat. C'était tabou ».

• Soutien de famille

C'est son père, salarié d'une entreprise d'emballage et d'exportation d'agrumes, qui a dénoué les cordons de sa bourse. « Aller travailler en France, c'était une immense opportunité. Là où j'habitais, il n'y avait pas de chômage, mais la vie était dure, les familles très nombreuses. Chez moi, on était douze frères et sœurs ! » Chaque mois, il envoyait à ses proches un mandat représentant la moitié de son salaire gagné à Sochaux. « Ici, je me privais, mais grâce à cela, l'un de mes frères a pu faire des études ».

« Montbéliard, 5 minutes d'arrêt ! », avait lancé le contrôleur de la SNCF à sa descente du train en septembre 1970. Pour lui, cet arrêt dure depuis près de cinquante ans.

Diaporama sur notre site.



